

3. David Smadja – Hans Jonas, Éthique et religion

Quelle articulation entre la personne et la pensée de Hans Jonas, quel lien entre son éthique et la religion ? Jonas lui-même n'a pas donné de clé d'interprétation de sa pensée. Pour honorer la complexité de cette question, il convient de faire apparaître deux moments, un moment essentiel (le *Principe Responsabilité*, *PR*) et un moment plus discret (celui de *Immortality and the Modern Temper* et du *Concept de Dieu après Auschwitz*). D'où l'hypothèse est qu'à côté d'une pensée critique de la religion, énoncée dans le *PR*, existerait un enseignement peut-être plus ésotérique, formulé dans le contexte de l'après-guerre mondiale, qui s'accompagne d'une angoisse et d'un tremblement existentiel authentique : Jonas revient en Allemagne et découvre que sa mère a disparu dans les camps. Cette épreuve va le conduire à reprendre le travail fait avec Bultmann (après son travail sur la gnose), et à renouer avec la question théologique en montrant le caractère déterminant d'une relation à Dieu et d'une relation à la transcendance pour penser l'existence humaine.

I. Dans le *Principe Responsabilité* : Une critique de la religion.

Dans le *PR*, Jonas opère un retour à la question essentielle de l'être que l'on est soi-même. Question qui, selon lui, concerne la vie et les vicissitudes du corps. Il s'agit de penser l'existence humaine d'une manière plus authentique et organique. Il décrit la « civilisation technologique » et montre de quelle manière la technique moderne, devenue un absolu, s'inverse en menace. Apparaît une transformation complète du rapport que l'homme entretient avec la nature : soumise au pouvoir de l'homme à un tel point qu'il peut la détruire, la nature tombe aussi sous sa responsabilité.

La philosophie doit opter pour la rationalité : elle doit se tourner vers une métaphysique pour reposer à nouveau frais la question de l'être. La religion n'apparaît ici que de manière négative, comme ce qu'il faut dépasser, en raison de sa contingence. Au contraire, l'éthique et la philosophie DOIVENT exister. C'est ce qui le conduit à construire une nouvelle éthique, d'aspect kantien, rationnelle, cherchant à définir des principes susceptibles d'être acceptés par tous : « Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre. Agis de façon que les effets de ton action ne soient pas destructeurs pour la possibilité future d'une telle vie. » L'humanité actuelle doit être responsable à l'égard de l'humanité future.

Mais pour Jonas, il s'agit de métaphysique. S'écartant alors de Kant, il propose une conception de l'existence où l'appel de l'être se traduit sous la forme éthique d'une exigence. Pour lui, il n'y a pas de séparation entre l'être et le devoir-être, entre le déterminisme naturel, qui renvoie à l'existence et aux conditions de l'existence, et le devoir-être qui renvoie au règne des fins. Il peut donc exister une éthique découlant naturellement d'une connaissance de l'être. La thèse de Jonas, c'est précisément que l'on doit pouvoir combler cette séparation radicale et parvenir à découvrir ou à connaître un être qui nous permette de déduire des principes éthiques. En ce sens, il y a bel et bien ici une dimension religieuse, qui d'ailleurs rappelle la dimension religieuse du philosophe qui a eu la plus grande influence sur lui, mais qui n'est jamais cité dans le *PR*, Martin Heidegger.

II. Dans *Immortality... et Le concept de Dieu... un autre Jonas, plus discret*

Dans *Immortality and the Modern Temper*, Jonas, au contraire, propose de montrer le caractère central du divin. Il remobilise ses travaux anciens sur la gnose (et son aspect dualiste) et les relie avec l'enseignement de la pensée juive, d'une manière radicalement nouvelle et inédite. A travers ce texte, Jonas met en évidence le caractère fondamentalement inauthentique de l'existence propre à la temporalité mondaine. Notamment en montrant, comme dans la gnose, la séparation radicale qui existe entre Dieu et le monde, où le divin est le néant du monde et le monde est le néant du divin. A première vue, la conclusion est simple : l'homme dans le monde ne peut d'une quelconque manière parvenir à un quelconque salut.

Mais dans *Le concept de Dieu après Auschwitz*, Jonas reprend cette situation en apparence perdue et il fait apparaître un certain type de présence de l'éternel qu'il définit de la manière suivante : il parle d'une « transparence du temporel pour l'éternel », où au sein même du caractère fugitif et singulier de l'expérience, on voit apparaître ici et maintenant une sorte de précipitation vers un moment critique, c'est-à-dire l'apparition d'un moment éternel. Il y a bien une spiritualité, mais elle est toute entière contenue dans le maintenant, dans la singularité de l'instant. Il suggère par une dialectique inouïe qu'il existe une articulation entre le néant, la déréliction morale et les ressources intellectuelles, spirituelles et morales de la liberté et de la responsabilité. Devant Auschwitz, la question qui surgit est « Quel est ce Dieu qui a pu laisser faire ? ». Jonas propose un mythe dans lequel le divin, au moment de la création, aurait créé le monde et immédiatement décidé de s'en retirer, laissant le monde humain livré à lui-même en s'engageant dans l'aventure de l'espace et du temps. En construisant ce monde désespéré, l'on peut voir apparaître – non pas en Dieu (puisqu'il s'est retiré, qu'il n'est pas là et qu'il se tait) –, mais en l'homme, l'étincelle divine qui permet finalement de sauver le monde.

C'est cela qui conduit Jonas à se retourner vers la tradition juive, selon laquelle les noms des Justes sont inscrits au Livre de vie à partir des actions qu'ils ont posées, puisque ce sont les actions et non les personnes qui seront prises en compte dans leurs valeurs intrinsèques. Et Jonas, citant Etty Hillesum, va jusqu'à dire que l'homme, dans le monde d'où Dieu s'est retiré, devient responsable non pas simplement de ses actions, mais responsable de Dieu lui-même. La seule manière de sauver l'éthique et la morale dans un contexte de déréliction et de nihilisme, c'est d'assumer le fait que Dieu ne peut pas le faire et que l'homme, lui, est source de miracle. En filigrane, Jonas suggère que l'on ne peut pas penser l'existence humaine sans la relier, l'arrimer à une certaine transcendance. Mais cette transcendance n'est ni simple, ni mythologique, car la conception de H. Jonas est démythologisante. Cette transcendance prend la forme d'une étincelle de lumière qui n'apparaît que dans le comportement humain, dans le comportement des Justes, et qui apparaît dans le contexte d'extrême aliénation, propre au nihilisme, qui produit une possibilité d'ouverture à l'être.

La rencontre avec Bultmann fut vécue par Jonas comme la rencontre d'un Juste, d'un homme qui à travers sa personne, permet de continuer de croire et de dépasser le désespoir et la colère. Plus qu'ailleurs, dans cette rencontre où temporel et éternel se tiennent, se fait pour Jonas l'articulation de l'éthique et de la religion.

« Alors que nous n'avions plus entendu parler l'un de l'autre depuis des années, nous nous rencontrons... Quoique toujours hanté par l'indicible, dont je venais d'apprendre la nouvelle dans ce qui avait été ma maison d'autrefois, le sort de ma mère et de tous ceux dont on ne m'avait rien dit, je trouvais également une sorte de paix lorsque j'aperçus de la constance de sa pensée et de son intérêt chaleureux par-delà la ruine du monde. Soudain je sus au contact de Bultmann qu'il était possible de reprendre, de poursuivre ce pour quoi on avait besoin de croire en l'homme. Cette pensée est devenue pour moi le pont par-dessus l'abîme reliant l'après à l'avant que le chagrin, la colère et l'amertume menaçaient d'effacer, et elle m'a aidé peut-être plus que tout autre chose, par son mélange unique de fidélité et de sobriété à rassembler ma vie. »

Mots clefs : Éthique, religion, responsabilité, Juste, retrait de Dieu, actions